

La répétition générale de *Rienzi*, par Richard Wagner, vient à peine de finir. Cinq actes, dont quatre fort longs, c'est beaucoup pour le Théâtre-Lyrique!...

Une œuvre théâtrale ne peut être bien et dûment jugée qu'à la représentation devant un vrai public, le public payant. Les applaudissements d'un auditoire composé d'invités ne sauraient avoir la même valeur. Souvent on y rend politesse pour politesse. Il est vrai qu'à la représentation il y a les applaudissements de la *claque*, qui sont, en revanche, une impolitesse. Mais on sait le cas que l'on en fait.

Je réserve donc tout jugement pour le lendemain de la première représentation. Aujourd'hui je me borne à une causerie sur quelques détails, sur le luxe de la mise en scène, car M. Padeloup a voulu entourer l'œuvre du compositeur allemand, son maître favori! de tout l'éclat que pourrait souhaiter, dans ses rêves les plus ambitieux, le meilleur et le plus célèbre de nos musiciens français. Décors, costumes, accessoires, ballet, tout est splendide. Le personnel des chœurs et des comparses a été considérablement augmenté. Et M. Padeloup tenait lui-même, au pupitre du chef d'orchestre, le bâton du commandement.

Tout ce que Paris renferme en ce moment de partisans, véritables ou soi-disant, de Wagner, était là: Allemands ou Français, les premiers en très grande majorité. Et ils applaudissaient... comme des sourds. Je me trouvais placé entre deux wagnéristes enragés, qui me lançaient à chaque passage des regards inquiétants, - d'autant plus inquiétants que je n'étais pas armé. Je me tenais coi. A tout instant, j'entendais le voisin de droite s'écrier: C'est superbe! A quoi le voisin de gauche répondait: C'est sublime!

J'ai eu le malheur de porter la main à mon front, où je sentais arriver un commencement de migraine. Ce geste a paru une protestation à un des deux wagnéristes qui a cru devoir intervenir.

- Fous ne trouvez pas cela sublime? m'a-t-il demandé.

- J'écoute, ai-je répondu; seulement j'en veux aux contrebasses qui m'empêchent d'entendre les cuivres, et *vice versa*.

Cette réponse a paru calmer mon farouche questionneur.

La migraine se dessinait de plus en plus à chaque nouvel acte; car il faut vous dire que le premier est un peu bruyant, le second l'est un peu plus, le troisième l'est davantage, le quatrième est par trop bruyant; je ne parle pas du cinquième, car je n'avais plus la conscience des sons. Quelle que soit la musique de *Rienzi*, vous devrez convenir que l'auteur y a furieusement abusé des sonorités, des chœurs, des ensembles, des cuivres, des contrebasses, des timbales, des tambours, de l'orgue, des cloches, etc. J'ai cru, un moment, qu'il avait remplacé le saxophone par le cacophone.

Montjauze [Monjauze], qui est superbe dans le rôle de Rienzi, arrive à cheval, armé de pied en cap, une armure étincelante! On m'a raconté qu'il craignait que son palefroi ne fit quelque écart. Si bon écuyer que l'on soit, on peut avoir cette crainte. Tous les chevaux ne sont pas habitués aux feux de la rampe et aux planchers en pente d'un théâtre. - Soyez tranquille, lui dit le

régisseur, nous vous donnerons un cheval aveugle. – Demandez-en un sourd, insinua à Montjauze [Monjauze] un de ses amis. L'artiste suivit ce conseil salutaire. Mais il paraît qu'on n'obtempéra pas à sa demande. Il en fit la remarque au régisseur. – Rassurez-vous, répondit celui-ci. S'il n'est pas sourd, avant la répétition générale il le deviendra.

Je crois qu'il avait raison. La pauvre bête a l'air de ne rien entendre à ce vacarme orchestré, et se borne à remuer la tête comme si elle saluait le public... ou le chef d'orchestre. – C'est égal, je ne sais pas si en ma qualité de membre de la Société protectrice des animaux je dois permettre qu'on expose ainsi un pauvre animal.

J'ai vu un de mes confrères quitter le côté droit, celui des cuivres, pour venir se reposer au côté gauche, celui des instruments à cordes. Au moment où il s'est assis, les tambours ont commencé de ce dernier côté. Il s'est enfui... préférant s'en aller sans tambour ni trompette.

Enfin, les deux wagnéristes mes voisins se sont fâchés tout rouges parce que je ne déchirais pas mes gants à frapper des mains à chaque morceau, comme ils le faisaient, eux. – Permettez, ai-je eu la complaisance de répondre: je n'aime pas à être plus royaliste que le roi. Vous ne devez pas estimer Wagner, vous qui applaudissez si bruyamment à son *Rienzi*! Et je vais vous le prouver. Wagner a écrit *Rienzi* en 1845, il y a vingt-quatre ans, quand il n'était qu'un simple mortel et qu'il ne songeait pas à se faire le prophète musical de l'avenir. Pus tard il a renié et désavoué ce péché de jeunesse, cette œuvre indigne de lui, comme il l'appelle, et pour laquelle il n'a pas voulu venir à Paris diriger les répétitions, en ajoutant que telle qu'elle était, « elle serait toujours bonne pour des Français ». Or, en l'applaudissant ainsi, vous vous inscrivez en faux contre un maître que vous paraissez vouloir prôner. De deux choses l'une : ou vous aimez ce qu'il renie et désavoue comme indigne de lui, ou vous n'aimez que la musique de l'avenir, *Tannhauser* [Tannhäuser], *Lohengrin*, *Tristan et Yseult* [Tristan und Isolde], *les Maîtres chanteurs* [Die Meistersinger von Nürnberg], etc.; et dans ce cas, pourquoi applaudissez-vous à *Rienzi* M'est avis, messieurs, que quand bien même le public français, oubliant que Wagner a dit que nous étions « des singes, » oubliant que ce qu'il a écrit tout récemment contre Meyerbeer, dont nous avons acclamé les chefs-d'œuvre, si le public français, dis-je, applaudissait à *Rienzi*, soit parce qu'il aime le bruit, soit parce qu'il y a ça et là des mélodies (qui font défaut complètement à son *Tannhauser* [Tannhäuser]), soit enfin parce que les artistes, Montjauze [Monjauze] en tête, l'exécutent si bien, ou parce que la mise en scène est superbe, - cela ne prouverait rien en faveur de *la musique de l'avenir*- attendu que *Rienzi* n'est même pas la musique du présent, c'est celle du passé; c'est ce que le *Crociato* [Il crociato in Egitto] de Meyerbeer (sans comparaison!) est à *Robert-le-Diable* et aux *Huguenots*. Aussi M. Padeloup, et je lui en fais mes plus sincères compliments, a-t-il eu le bon esprit de choisir *Rienzi*, une partition intelligible, au moins! Qu'on redonne *Tannhauser* [Tannhäuser], qu'on donne *les Maîtres chanteurs* [Die Meistersinger von Nürnberg], et nous verrons!...

LA PATRIE, 5 avril 1869, p. 2.

Journal Title:	LA PATRIE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Monday
Calendar Date:	5 APRIL 1869
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	
Year:	Vingt-Neuvième année
Series:	None
Issue:	Lundi 5 avril 1869
Livraison:	None
Pagination:	2
Title of Article:	Chronique.
Subtitle of Article:	
Signature:	Paul Gravier
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Internal text
Cross-reference:	